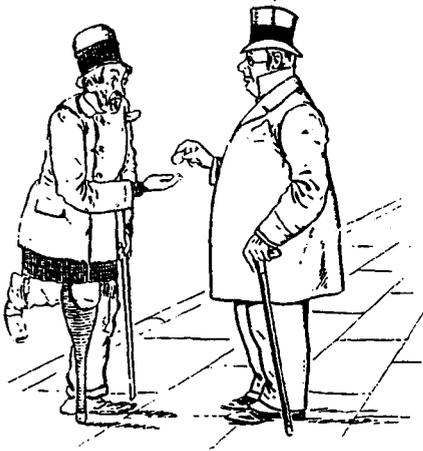


L'HISTOIRE D'UNE JAMBE DE BOIS



I

Le brave homme qui veut soulager toutes les misères.



II

Un passant avertit le brave homme qu'il a secouru un imposteur ayant l'usage de ses deux jambes.



III

Le passant. — Prêtez-moi votre canne une petite minute. Vous allez voir si je vais la lui faire sortir son autre jambe !



IV

Le brave homme. — Qui aurait dit cela d'un boiteux ? Ça m'épate !



V

— Mais ma canne ! Les voilà qui tournent le coin.



VI

Il arrive au moment où le passant et le boiteux se divisent l'argent de la canne qu'ils ont mis au clou.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Ottawa, 8 novembre 1889.

Quatre lignes chaque mois me disiez-vous, feraient plaisir aux lecteurs du SAMEDI. Eh ! mon cher ami, vous oubliez que quand les dents baissent ou s'en vont on n'aime plus guère à rire. Et puis, je suis vieux, les rides se creusent sur mon front et les cheveux, tout en s'éclaircissant, se font gris. Enfin la nature me fit plus sérieux et l'éducation morose.

— A cela ne tienne ! me répondez-vous. Vous ne grimacerez pas un rire ; vous ne vous rajeunirez point ; vous serez sérieux, si voulez et morose à loisir. Nos lecteurs sont de bons enfants. Ecrivez.

— Et bien, soit ! j'écris et j'écrirai, à une condition toutefois, c'est que vous m'avertirez dès que de votre bureau vous entendrez vos lecteurs bâiller sur mes articles, ou à la première plainte que vous recevrez d'une de vos lectrices. J'ai toujours fait profession de ménager les mâchoires des gens et de ne pas assassiner les dames même à coups de plumes. Est-ce convenu ? Oui. Imprimez.

La première chose dont je veux vous dire un mot, c'est qu'il y a, dans l'étude de l'histoire un abus bien criant et presque universel. On cite à sa barre, on juge, on condamne ou l'on absout sans tenir aucun compte de l'influence des milieux. C'est un peu beaucoup comme en politique. Arrivé à midi, pendu à une heure ; même pas le temps de dîner.

J'en cite quelques exemples : Quand l'empire romain s'est effacé en accident, un Romain gouverne l'Italie où règne Théodoric. Son nom est Cassiodore. Tout ce que les anciens surent, il le

sait et toute occasion lui est bonne pour le dire. " Envoit-il l'ordre de réparer un monument ? il fait une histoire de l'architecture ; de préparer un instrument de musique ou bien une horloge, cadeau destiné à quelque roi barbare ? il écrit un traité sur la musique et l'horlogerie." Poètes et philosophes lui sont familiers. Bon chrétien d'ailleurs, il a un esprit large et libéral.

Néanmoins, avec toute cette érudition païenne, vous verrez cet homme, grand ministre d'un petit royaume, diviser un traité en douze chapitres... parce que Dieu a créé douze constellations. On m'assure aussi que, dans son traité sur l'orthographe, il célèbre la profession divine du copiste, qui combat le diable avec le *calamus*, c'est-à-dire avec l'instrument dont le diable s'est servi pour frapper le Seigneur à la passion, et qui écrit avec trois doigts, ce qui est le nombre des personnes divines.

Vous riez sous cape, mon ami. Prenez garde ! ce qu'une préoccupation théologique vraiment excessive fit dire à Cassiodore, une autre influence peut vous le faire penser demain. Qui n'a pas depuis six mois, arraché de bizarreries au *Mai* la rage anti-jésuitique ?

Autre exemple : Les fils de Philippe le Bel meurent sans laisser d'héritier. Une femme s'en appelle à ceindre la couronne ? Non, répond une école, et pourquoi ? Certes les raisons durent abonder dans ces temps où l'on n'avait point encore inventé les doctrines égalitaires ni décrété l'abolition des droits naturels. Mais, parmi toutes, en voici une que je cueille avec plaisir ; c'est que l'écriture a dit que les lis ne filent pas. Or les lis, c'est la monarchie française ; or c'étaient les femmes qui filaient (dans ce bon vieux temps-là). Donc la couronne de France ne pourra " tomber en quenouille." Voilà certes un

droit politique fortement appuyé ! Et cela, grâce à l'esprit du temps, à l'influence des milieux !

Dernier exemple pris de l'histoire contemporaine : Un ambassadeur américain se trouvait un jour devant le czar de toutes les Russies. Ce jour-là le souverain était de bonne humeur. Il interpelle son visiteur : Quel est, lui demanda-t-il, le peuple le plus libre du monde ? L'ambassadeur se tourne, s'agite et, en bon américain, ouvre la bouche pour répondre : le peuple américain, *of course*. Le czar ne lui en laisse pas le temps : le peuple le plus libre, ajoute-t-il et non sans une certaine félicité, c'est le peuple russe, cela, parce que je suis un souverain absolu. Et, il faut l'avouer, ses preuves furent ingénieuses, si elles manquèrent quelque peu de force persuasive. Tout cela, affaire des milieux !

Non, certes, il n'est pas vrai de dire avec le sceptique Montaigne, vérité au-delà des Pyrénées, erreur en-deçà. Il est des vérités absolues et sur lesquelles ni l'acier du temps ni la lime des distances ne sauraient mordre. Mais en histoire et en histoires, qu'il faut être prudent dans ses jugements ! Si l'on ne veut pas faire rire nos arrière-neveux à nos propres dépens, il est bon de voir beaucoup et de juger peu.

Telle est ma première épître aux lecteurs du SAMEDI ; elle a été écrite à la hâte, sous l'influence d'une rage contre une histoire et un historien qui n'épargnent rien et ne font la part à rien. Voyons ; est-il raisonnable de penser qu'un monarchiste puisse justement apprécier une république et qu'un Esquimau juge sainement de Paris ? Mais en faisant la leçon aux autres, je me souviens qu'il est bon de me la faire à moi-même. Aussi ne vous dirai-je pas le nom de l'auteur. Il a subi, lui aussi, l'influence des milieux ; il est à plaindre, non à blâmer.

HARPAGON.